

Actualité scientifique/Scientific news

Recension d'ouvrage/Book review

BLAINEAU A. 2015. — *Le cheval de guerre en Grèce ancienne*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 348 p. (Coll. Histoire).

Tout arrive à qui sait attendre : les travaux sur l'histoire du cheval et de ses utilisations commencent enfin à se multiplier et à se préciser. Dans la foulée du grand historien Daniel Roche pour l'Europe moderne et contemporaine (voir mon compte rendu dans *Anthropozoologica* 43 (2), 2008, p. 95-101), un jeune historien, Alexandre Blaineau, vient de consacrer une thèse monumentale et plusieurs ouvrages au cheval dans la Grèce ancienne. La thèse elle-même, intitulée « Chevaux, cavaliers et cavaleries dans l'œuvre de Xénophon », a été soutenue en 2010 à l'université Rennes II. Elle a donné lieu à la publication de deux ouvrages : *L'intégrale de l'œuvre équestre de Xénophon* (Actes Sud, Arles, 2011) et celui qui fait l'objet de la présente recension, version remaniée de la première partie de la thèse et qui porte sur le cheval en Grèce ancienne dans un emploi particulier, la guerre.

Pierre Brulé, directeur de la thèse, dans une préface intitulée « Des avantages de la polyvalence... » (p. 7-14), souligne les atouts d'Alexandre Blaineau, à la fois cavalier, historien et philologue, et vante l'attention qu'il porte, de ce fait, aux mots, au vocabulaire, technique en particulier.

Dans son introduction, l'auteur présente son ouvrage comme une contribution à l'histoire de la culture équestre du monde grec. Reprenant une mienne distinction (*Une histoire du cheval. Art, techniques, société*, Actes Sud, Arles, 2004), il écrit qu'à la différence des Scythes, « peuple cavalier », les Grecs anciens formaient une « société à écuyers » et étaient, à ce titre, détenteurs d'une authentique « culture équestre » dont Xénophon fut l'expression la plus brillante.

S'attaquant à la question de savoir « À quoi ressemblaient les chevaux grecs ? », le chapitre I (p. 29-62) pointe d'emblée un écueil méthodologique : nombre d'historiens se sont évertués à construire des « filiations imaginaires » dont le seul but était « de trouver en ces "races" antiques révélées par le marbre des sortes d'idéaux à partir desquels descendraient les plus belles races chevalines » actuelles (p. 31) : barbe, demi-sang, poney, etc. Plus prudent, Alexandre Blaineau se contente, lui, de distinguer deux morphotypes apparus dès le II^e millénaire : des petits chevaux (de type poney) au Nord, des chevaux plus grands (de type camargue) au Sud, provenant des steppes asiatiques, mais n'excédant jamais 152 cm au garrot. D'après

les squelettes, la taille des chevaux de Grèce ancienne variait entre 120 et 160 cm. Les robes sont détaillées dans une annexe sur le « lexique des termes grecs relatifs aux robes chevalines » (p. 52-62).

« Les régions d'élevage équin [*hippotrophia*] du monde grec » font l'objet du chapitre II (p. 63-113). On en retiendra la coexistence d'un élevage de subsistance dans la Grèce des cités et d'un élevage spéculatif de montures de guerre ou de course réservées à une étroite élite. De même, on y distingue des zones rocheuses et sèches et des plaines littorales humides voire marécageuses, plus favorables aux chevaux, mais la pratique de l'estive n'est pas attestée malgré la chaleur de l'été grec, pas plus que l'élevage en montagne. Les « régions d'*hippotrophia* » par excellence étaient : au nord, la Thessalie (dont provenaient les chevaux les plus réputés pour leur grande taille et leur beauté), la Macédoine et la « Thrace hellénisée » ; au sud, le Péloponnèse, de Corinthe à la Messénie ; les régions périphériques : certaines îles comme l'Eubée et la Crète, l'Asie mineure occidentale, et l'*hippotrophia* d'outre-mer : Syracuse et Cyrénaïque principalement.

Les « Acteurs et pratiques de l'élevage équin » étudiés au chapitre III (p. 115-142) mettent en scène à la fois de riches propriétaires-éleveurs (*hippotrophos-phoi*) et des gardiens de troupeaux (*hippophorbos-boi*), esclaves ou salariés, qui, en dépit d'aspects et de comportements décrits comme frustrés, exercent en réalité de grandes compétences et de lourdes responsabilités : identification, surveillance, conduite, reproduction d'animaux élevés en troupeaux. Assez curieusement, le cas particulier de l'élevage spéculatif est relativement moins bien connu. Le chapitre est complété par trois annexes : « Les marques chevalines des archives athéniennes » (p. 136-137) ; « Quelques remarques sur l'onomastique équine » (p. 138-139) ; « Techniques de reproduction chevaline d'après les sources gréco-latines » (p. 140-142).

Le propos du chapitre IV, « Élevage équin et zootechnie : le façonnement de "races" ? » (p. 143-168), est ambitieux, trop peut-être compte tenu des informations disponibles. Deux types de saillies étaient pratiqués : en liberté dans les troupeaux pour les chevaux ordinaires, ou après sélection, notamment des étalons, pour les chevaux « bien nés » (*gennaioi*) ; croyant que les poulains ressemblent à leur père plus qu'à leur mère, la sélection grecque ancienne privilégiait en effet l'étalon (en réalité, aujourd'hui comme hier, de nombreux élevages

procèdent ainsi pour la simple raison qu'un même étalon peut « couvrir » de nombreuses juments et, donc, engendrer des centaines de produits, alors que chaque jument en donne rarement plus qu'une douzaine). Par ailleurs, à la pratique du croisement, les Grecs anciens préféraient l'élevage en consanguinité; de ce fait, de nombreux auteurs ont cru pouvoir parler déjà de « races » alors que cette notion n'a été définie en toute rigueur qu'à la fin du XIX^e siècle; plus circonspect, notre auteur préfère, lui, s'en tenir à celle de « morphotype ».

« Le cheval de guerre idéal » (chapitre V, p. 169-201) devait répondre à deux types de critères : anatomiques (tête « petite, légère et dressée », naseaux ouverts, chanfrein droit, ganaches petites, nuque large et haute, dos creux, rein large et court, etc.) et comportementaux, de caractère (*psukhès*), parfois antagonistes; à cet égard, deux types principaux sont opposés : le cheval *blakôdès*, qui manque d'impulsion et doit être éliminé, et le cheval *thumoeidès*, qui est une bonne monture, avec de l'allant et de l'ardeur (on dirait aujourd'hui du « perçant »), mais dont le maniement peut aussi se révéler difficile.

Le chapitre VI, sur « La remonte de la cavalerie à Athènes » (p. 203-261), traite aussi bien du recrutement des cavaliers que de la remonte proprement dite c'est-à-dire de l'approvisionnement en chevaux. En effet, les cavaliers devaient généralement fournir leurs propres chevaux, en échange de quoi les districts leur attribuaient de la terre publique afin qu'ils y cultivent les légumineuses et le fourrage nécessaires à leurs montures; les cavaliers bénéficiaient également d'un système de prêt appelé *katastasis*. Les ventes et échanges de chevaux avaient lieu dans une certaine partie de l'agora athénienne. Chaque année, l'état des chevaux était vérifié au cours d'une procédure dite de la *kamastasis*, avec enregistrement des animaux par des marques et inscription sur des tablettes en plomb.

Intitulé « Le cheval dans la maison [?] du cavalier athénien », le chapitre VII (p. 263-288) étudie tour à tour le débouillage des poulains et le dressage, tâches délicates que Xénophon conseille de laisser aux spécialistes; le travail aux écuries, notamment les soins à apporter aux pieds en l'absence de ferrure, alors inconnue; le rôle, essentiel, des palefreniers;

la nourriture des chevaux : céréales, orge surtout, parfois en farine, fourrage, luzerne notamment, vin aussi parfois; enfin, le pansage.

Pour conclure (« Chevaux de guerre, chevaux à la guerre », p. 289-296), l'auteur souligne l'amélioration progressive de la qualité des chevaux, décelable à une augmentation de leur valeur, entre le IV^e et le III^e siècles. Cette période est aussi marquée par une grande proximité hommes-chevaux, dans la cavalerie, mais aussi dans tout l'espace de la cité, nonobstant, déjà, des rôles bien définis : palefreniers, gardiens de troupeau, propriétaires-éleveurs... En dépit de la diversité des élevages, un type de cheval d'armes émerge : médioligne pour être mobile, au dos court pour être porteur, robuste et rustique... – comme le camargue aujourd'hui, précise Alexandre Blaineau (p. 291). Les problèmes logistiques (notamment d'affouragement et de réforme des chevaux) en campagne font l'objet d'une évocation, hélas trop rapide (p. 292); de même, plusieurs questions telles celle du cheval comme « une marque de distinction et un des signes du pouvoir » (p. 295) sont posées mais restent sans réponse, ce qui amène l'auteur à conclure par un modeste conditionnel : « Une histoire équestre de la Grèce antique serait donc possible, qui éclairerait d'un jour nouveau tous ces aspects de l'hellénisme » (p. 296). L'ouvrage est complété par une liste des sources et une bibliographie de quelque 500 références (p. 297-319), un index des passages cités (p. 321-330) et un index général d'environ 600 entrées (p. 331-342).

Il s'agit donc d'un ouvrage fouillé, érudit, fondé sur le dépouillement exhaustif des sources originales et guidé par des problématiques inspirées par une double expérience de cavalier et d'historien helléniste. Tout au plus pourra-t-on déplorer un abus des comparaisons avec d'autres régions du monde (Camargue à de nombreuses reprises) et/ou l'époque contemporaine (d'où un usage anachronique du terme « zootechnie »), et une certaine parcimonie en matière d'illustrations (le mors grec, décrit p. 291 comme « un véritable instrument de torture », n'est nulle part représenté). Mais il s'agit là de défauts véniels qui n'empêchent nullement de rêver à des études du même niveau pour d'autres régions du monde.

Jean-Pierre DIGARD
CNRS, UMR 7528 Mondes iranien et indien, Ivry-sur-Seine